

## Plinius Secundus : un ancien toujours actuel ?

Pline l’Ancien bénéficie actuellement d’une légitime mise en lumière, en raison des célébrations organisées en 2023-2024 à l’occasion du bimillénaire de sa naissance – par exemple l’exposition tenue à Côme à l’été 2024 *Il Catalogo del mondo. Plinio il Vecchio e la storia della natura*, avec son catalogue dirigé par G. Adornato, Milan, 2024 – et plus généralement en raison de la place centrale qu’a prise, de nos jours, la préservation de la nature, thème qui préoccupait déjà Pline. Même s’il serait anachronique de transposer sur l’Antiquité les enjeux et angoisses de notre temps, il est certain que la lecture de Pline peut nous aider à réfléchir à notre époque, et que nous pouvons trouver ainsi dans ses textes une certaine modernité, ou du moins une permanence dans les sujets de réflexion.

Pline n’est pas aujourd’hui l’auteur latin le plus connu du grand public, mais il est au moins passé à la postérité pour sa mort, lors de la fameuse éruption du Vésuve qui a enseveli Pompéi en l’an 79 de notre ère. L’image du savant qui voue sa vie à la connaissance au point d’en mourir est révélatrice d’un état d’esprit, celui d’un *civis*, un citoyen qui réalise son *officium*, son devoir, en se mettant au service de la collectivité et de son empereur, par la collecte et la diffusion du savoir. Pour connaître la carrière et l’œuvre de Pline l’Ancien, nous disposons de deux lettres de son neveu Pline le Jeune, l’une (6, 16) à Tacite sur les circonstances de la mort du savant, et l’autre (3, 5) à Baebius Macer sur ses ouvrages et sa manière de travailler. Ces lettres dressent le portrait d’un haut fonctionnaire de l’empire romain qui consacre tout son *otium*, ses moments de loisirs, à une œuvre de compilation des savoirs, dans les domaines qui intéressent particulièrement les Romains : l’art militaire, les guerres, l’histoire, la langue latine, la connaissance de la nature. Au total, cela représente une centaine de volumes, qui ont connu une fortune très diverse : seule sa dernière œuvre, la *Naturalis historia*, a été conservée, le reste nous étant parvenu à l’état de fragments.

Caius Plinius Secundus, qu’il faut distinguer de son neveu et fils adoptif (Caius Plinius Caecilius Secundus), est né en 23 ou 24 à Côme, dans une famille de rang équestre, de la bourgeoisie provinciale aisée. Il mena une carrière au service des empereurs, en ayant de hautes responsabilités militaires et civiles. Il commença sous Claude, se mit en retrait sous Néron et fut particulièrement proche des Flaviens : collaborateur de l’empereur Vespasien, il était aussi ami de Titus, auquel il dédie sa *Naturalis historia* (il rappelle dans la préface qu’ils ont été compagnons d’armée en Germanie, où



Fig. 1. Portrait de Pline l'Ancien rédigeant la *Naturalis historia* : derrière lui, le monde naturel, représenté par des plantes et des animaux, renvoie au contenu de l'œuvre. Tiré de A. G. Della Torre di Rezzonico, *Disquisitiones Plinianae*, tome 1, Parma, Fratelli Borsi, 1763, 126. Como, Biblioteca Comunale, inv. CO-266106.

Pline a eu des fonctions de commandement pendant dix ans). C'est d'ailleurs en tant que chef de la flotte romaine stationnée dans la baie de Naples, en août 79, qu'il vit de loin l'éruption naissante du Vésuve : il embarqua sur un navire pour porter secours aux victimes et observer le phénomène de plus près, ce qui causa sa mort, à 55 ans, par intoxication respiratoire (ce diagnostic reste discuté).

Les aléas de la transmission des textes conditionnent l'image que nous avons de Pline l'Ancien (Fig. 1) : nous le qualifions de naturaliste ou d'encyclopédiste, car nous nous fondons uniquement sur sa *Naturalis historia*, la seule de ses œuvres qui soit parvenue jusqu'à nous. Mais dans l'Antiquité, il était considéré comme un historien (du moins d'après Suétone, qui le range dans cette catégorie). Cela dit, son œuvre historique comme son encyclopédie relèvent de l'enquête, l'*historia*, qu'il déploie à la fois dans la tradition annalistique, celle de la *grande* histoire, et dans la tradition antiquaire, illustrée avant lui par le polymathe Varron.

La *Naturalis historia* a la double particularité remarquable d'être parvenue jusqu'à notre époque en totalité et de n'avoir jamais été perdue à travers les siècles (voir dans ce volume E. Lonati, *Un Plinio, molti Plinii*). Cette postérité n'est pas due au hasard : l'œuvre de Pline était assez condensée (ses 37 volumes remplacent avantageusement des encyclopédies antérieures beaucoup plus volumineuses, comme celle de Varron), donc relativement maniable, accessible à un public cultivé mais non spécialiste des différents domaines abordés. Elle devint ainsi rapidement une référence sur le savoir et fut sans cesse utilisée et recopiée, ce qui explique sa transmission constante, malgré des aléas, jusqu'à l'invention de l'imprimerie : ce fut d'ailleurs une des œuvres les plus imprimées et diffusées, ce qui contribua à la fois à sa popularité et à l'émergence d'un regard critique à son sujet.

Pline définit son œuvre comme une enquête sur la nature, c'est-à-dire la vie (*rerum natura, hoc est vita, narratur*, « c'est la nature, c'est-à-dire la vie, qui est décrite », *nat. praef.* 20) : c'est le sens étymologique du titre *Naturalis historia*. L'œuvre est publiée sous la forme de 37 livres dans l'édition française de référence, celle des Belles Lettres, collection dite Budé. Le livre 1 contient la table des matières de chaque livre avec ses sources, ainsi qu'une préface d'une dizaine de pages : Pline y offre son œuvre à Titus et lui explique son projet. Il s'agit de rassembler, dans la lignée de l'encyclopédisme, les connaissances sur la nature, afin de les préserver de l'oubli et de célébrer la nature, en montrant la variété et la richesse de ses ressources. Le livre 2 traite du cosmos et de ses phénomènes, selon les quatre éléments de la nature (feu, air, terre, eau). Vient ensuite la description du monde dans les livres de géographie (3 à 6), selon un itinéraire qui suit le littoral, avec des incursions à l'intérieur des terres, de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie : Pline en énumère les « situations, populations, mers, villes, ports, montagnes, fleuves, dimensions, peuples actuels et passés », comme il

l'écrit dans la table des matières de chaque livre de cette section. Le livre 7 traite de l'homme dans ses caractères généraux mais surtout ses particularités anecdotiques et extraordinaires, ce qui apparente parfois ce volume au *Guinness Book of Records* (la comparaison a été faite par Italo Calvino dans l'édition italienne publiée à Turin, Einaudi, dir. G. B. Conte, 1982-1988, vol. 1, XII). Les livres 8 à 11 traitent des animaux (8 : animaux terrestres ; 9 : animaux aquatiques ; 10 : oiseaux ; 11 : insectes et parties des animaux). Les livres 12 à 19 sont consacrés aux plantes (12 et 13 : arbres étrangers, épices et parfums ; à noter, les arbres d'Égypte donnent lieu à un exposé sur le papyrus ; 14 et 15 : arbres fruitiers, vin, huile ; 16 : arbres sauvages et plantes aquatiques, notamment le roseau, bois de construction ; 17 : arbres cultivés ; 18 : agriculture, céréales, légumes, plantes fourragères, calendrier des travaux agricoles, pronostics météorologiques tirés de l'observation des éléments ; 19 : plantes potagères et horticulture). Suit la section thématique la plus longue de la *Naturalis historia*, celle de médecine, ou plus exactement de pharmacopée : les remèdes tirés des plantes occupent les livres 20 à 27 et ceux des substances animales les livres 28 à 32. Enfin, la minéralogie vient clore l'ouvrage, dans les livres 33 à 37, où Pline passe en revue les ressources du sous-sol et les usages que l'homme peut en faire : sont successivement abordés les métaux dans les livres 33 (or et argent, avec leur histoire, les anneaux, la monnaie, la minéralogie et la métallurgie, la vaisselle et le mobilier ; le luxe associé à ces métaux) et 34 (les espèces de cuivre et leurs usages, notamment pour des statues mais aussi des remèdes, les métaux ferreux, le plomb) ; les terres dans le livre 35 (en particulier pour la fabrication des couleurs et c'est à la peinture qu'est essentiellement consacré ce livre) ; les pierres nobles dans le livre 36 (le marbre et ses usages dans les constructions et les œuvres d'art ; on y trouve aussi un excursus fameux sur les merveilles du monde, que Pline compare aux merveilles de Rome), et les pierres précieuses dans le livre 37. La progression depuis le cosmos, traité dans le livre 2, jusqu'aux pierres précieuses est destinée à aboutir à l'élément le plus admirable de la nature, qui témoigne de toute sa majesté et sa puissance (Fig. 2). Mais étant donné leur sujet, les livres de minéralogie sont aussi fortement marqués par la dénonciation du luxe excessif et des dérives morales auxquels donne lieu l'utilisation de ces matières, par exemple le portrait de Pompée en pierres précieuses, symbole de la puissance romaine mais aussi d'une certaine décadence. Les ressources du sous-sol sont donc décrites de différents points de vue, et des passages très techniques voisinent avec des informations historiques et morales sur l'utilisation de ces ressources dans le luxe à Rome.

Si l'on embrasse du regard l'ensemble des sections thématiques de la *Naturalis historia*, la partie la plus importante de l'œuvre est consacrée aux remèdes, qui occupent un tiers de cette encyclopédie. Du reste, cette partie médicale fit l'objet d'une édition séparée et compilée dès le IV<sup>e</sup> siècle, inti-

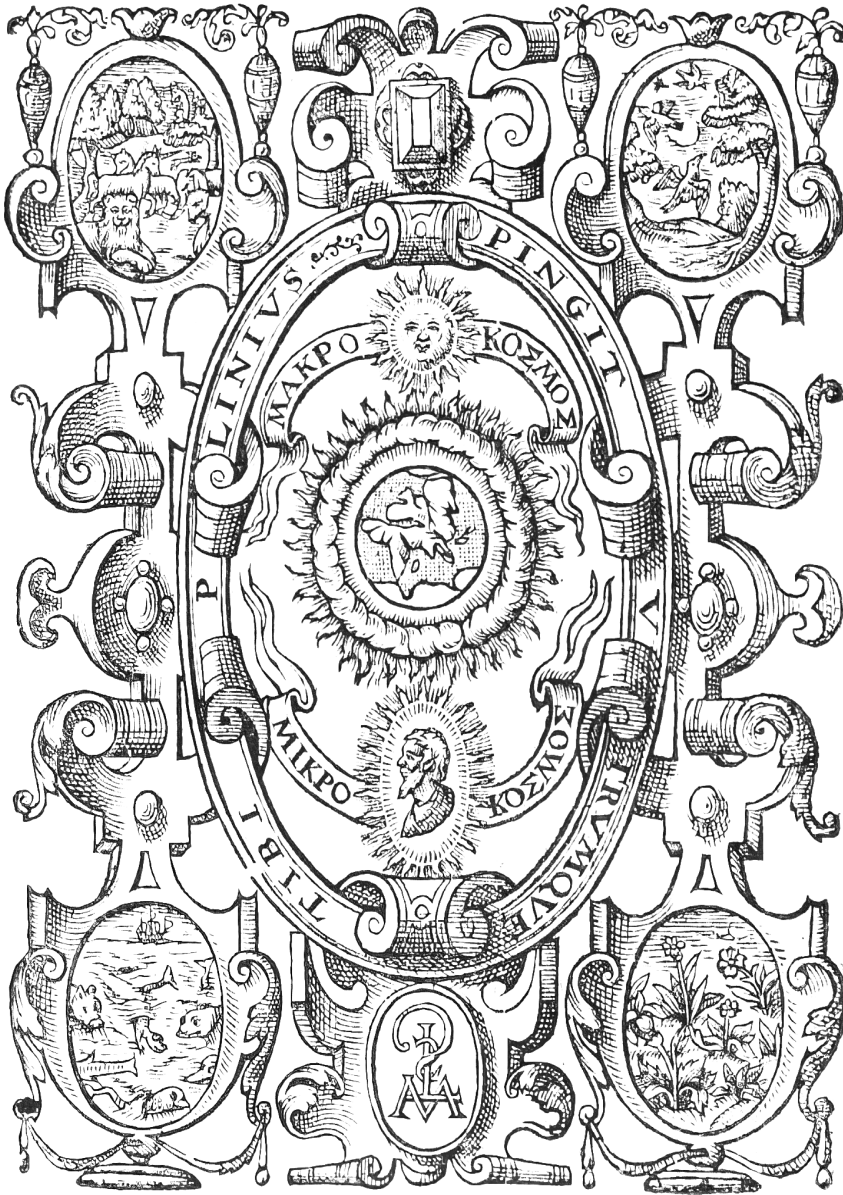


Fig. 2. *The Historie of the World, commonly called, The Natural Historie of C. Plinius Secundus, translated into English by Philemon Holland, Tome 1, London, Grismond/Isliip, 1635, frontispice.* Dans cette gravure, la *Naturalis historia* est représentée dans ses grandes parties : le monde céleste (*makrokosmos*) et le monde terrestre (*mikrokosmos*), dont Pline est le peintre (*Plinius pingit utrumque tibi*). Aux quatre coins, le monde terrestre est figuré dans ses domaines majeurs : les animaux terrestres, les oiseaux, les animaux aquatiques et les plantes. Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, M : Lh 4° 121 (1).

tulée *La médecine de Pline* (*Medicina Plinii*). L'importance de la partie médicale ne doit pas nous surprendre : elle traduit le souci de Pline d'être utile à ses contemporains – et à la postérité – en leur transmettant la connaissance de la nature, qui permet en premier lieu de préserver la vie. Pline reprend en effet une conception de la médecine inspirée de Caton l'Ancien, une pharmacopée simple et parfois dite *de bon père de famille*, qui trouve dans son environnement les substances végétales et animales nécessaires pour fabriquer des remèdes usuels et courants.

La section médicale est donc la plus longue, mais le livre le plus gros est celui consacré à l'agriculture, le livre 18, dans la section de botanique. Le thème de l'agriculture illustre également la volonté plinienne d'*utilitas*, en expliquant comment utiliser les plantes pour l'alimentation (la médecine n'étant qu'une variation de ce principe : les plantes nourrissent et soignent) ; mais ce thème se rattache également à une autre ligne directrice fondamentale dans la pensée plinienne : faire l'éloge de Rome et de sa puissance. La *Naturalis historia* est en effet marquée par une finalité idéologique en accord avec l'impérialisme romain : il s'agit de décrire le monde dominé par Rome et toutes les ressources qu'il peut fournir aux Romains. Enfin l'œuvre est fortement marquée par une finalité morale : Pline veut redonner à ses contemporains la connaissance de la nature, afin de leur faire retrouver de la modération dans leur utilisation des ressources naturelles. L'ensemble de ces lignes directrices se traduit par des contradictions, puisque l'impérialisme romain a accentué le goût du luxe et donc l'exploitation excessive des ressources naturelles, et Pline dénonce cette *luxuria* sans pour autant contester son point de départ. La pensée de Pline a été qualifiée de « moralisme stoïco-diatribique » (Citroni Marchetti 1991), et l'on retrouve en effet chez lui un éclectisme philosophique dominé par le stoïcisme tel qu'il imprègne l'élite romaine d'époque impériale.

Pour résumer, la *Naturalis historia* constitue un panorama du monde connu et de ses ressources du point de vue de Rome. Cet inventaire encyclopédique associe un état de la connaissance qui se veut objectif, des curiosités et prodiges, des commentaires politiques et moraux, tout cela aboutissant à un texte multiforme qui peut dérouter le lecteur actuel par son manque de cohérence globale. Il est marqué par une certaine conception de la connaissance et de la nature, qui mêle une aspiration rationnelle à un regard admiratif sur une nature toute-puissante et anthropocentrique. En cela, Pline, qui a servi de référence pendant des siècles, prépare déjà l'évolution de la pensée dans ses aspects pré-médiévaux.

*Éditions du texte*

- Plini Secundi Naturalis historiae libri XXXVII*, ed. K. Mayhoff, Leipzig, Teubner, 1892-1909.
- Pliny the Elder, *Natural History*, ed. H. Rackham *et alii*, Cambridge, MA - London, Weidemann, Loeb Classical Library, 1938-1962.
- Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, Livres XXXVII, dir. A. Ernout *et alii*, Paris, Les Belles Lettres, 1947-.
- Plinius der Ältere, *Naturalis Historia*, hrsg. v. R. König, G. Winckler, Zürich - München, Tusculum Bücherei, 1973-1994.
- Gaio Plinio Secondo, *Storia Naturale*, a cura di G. B. Conte *et alii*, Torino, Einaudi, 1982-1988.
- Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, dir. S. Schmitt, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2013.

*Bibliographie indicative (voir aussi la bibliographie à la fin de chaque article du volume)*

- M. Beagon, *Roman Nature. The Thought of Pliny the Elder*, Oxford 1992.
- A. Borst, *Das Buch des Naturgeschichte. Plinius und seine Leser im Zeitalter des Pergaments*, Heidelberg 1994.
- A. Doody, *Pliny's Encyclopedia. The Reception of the Natural History*, Cambridge 2010.
- S. Citroni Marchetti, *Plinio il Vecchio e la tradizione del moralismo romano*, Pisa 1991.
- S. Citroni Marchetti, *La scienza della natura per un intellettuale romano. Studi su Plinio il Vecchio*, Pisa - Roma 2011.
- V. Naas, *Le Projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, Roma 2002.
- R. K. Gibson, R. Morello (eds.), *Pliny the Elder, Themes and Context*, Leiden 2011.



## Un Plinio, molti Plinii: da dove viene la *Naturalis historia* che leggiamo?

Girando il foglio 10 del manoscritto Le Mans, Médiathèque Louis-Aragon, 263, dopo la prefazione e il libro 1, ci si trova davanti a una scena per molti aspetti unica, la cui concezione e realizzazione hanno attirato molto interesse. L'intero verso del foglio è infatti occupato da una miniatura divisa in due scene (Tav. 1.1). Nel registro superiore, Plinio in persona occupa il centro della scena, e non può che farlo mentre è al lavoro sulla sua immensa opera: nelle vesti, tanto suggestive quanto anacronistiche, di un amanuense medievale, egli è assiso davanti al suo tavolo di lavoro, con tanto di calamaio, e affila la penna per scrivere sul foglio che ha davanti (su cui possiamo leggere in effetti le prime parole della *Naturalis historia*, ovvero il nome dell'autore, Plinius Secundus), mentre un aiutante avvicina un candelabro per fargli luce. Nel registro inferiore, ecco il risultato del lavoro: la *Naturalis historia*, ormai terminata, è rimessa dall'autore, abbigliato come un cavaliere, nelle mani del suo signore e dedicatario, l'imperatore Tito.

La doppia miniatura è stata riconosciuta a giusto titolo come perfetta rappresentazione del modo in cui il Medioevo vedeva Plinio: un personaggio dedito alle funzioni militari e politiche che gli erano assegnate, che consacrava il suo tempo libero a un compito culturale di grande rilevanza, ovvero trasmettere ai posteri il patrimonio scientifico, artistico e religioso del passato. D'altra parte, autori e copisti alle prese con il loro lavoro sono un soggetto abbastanza frequente per i miniatori, ma nella tradizione medievale di Plinio non ce n'è traccia, e solo in altri due manoscritti (Vienna, Österreichische Nationalbibliothek, Cod. 9 e Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, Plut. 82.1-2) si ritrovano scene di dedica della *Naturalis historia*, senza alcun legame però con quella del manoscritto di Le Mans e artisticamente meno riuscite.

Al di là di questi pochi casi, i manoscritti pliniani furono, per tutto il Medioevo, privi di illustrazioni, e questo nonostante le centinaia di creature straordinarie che la *Naturalis historia* descrive. Certo, la prima lettera di ciascun libro meritò in alcuni codici un trattamento d'eccezione: non solo fu ingigantita e colorata, ma al suo interno furono disegnati rami che si intrecciano, spire di serpenti, volti di creature mostruose, sempre tuttavia senza legami con il testo del libro in questione e in linea con le abitudini della produzione libraria dell'epoca (Fig. 1). I primi cicli di miniature, in cui l'immagine posta all'inizio di ciascun libro ne riassume il contenuto, comparvero solo in alcuni manoscritti umanistici del Nord Italia: la scelta



Fig. 1. Lettera iniziale del libro 5, raffigurante tre serpenti, di cui due alati, che si mordono tra loro. London, British Library, Arundel 98, f. 38r, XII secolo.

dei soggetti da rappresentare – animali, piante, scene classiche, uomini impegnati in diverse attività – e la loro elaborazione avvennero in più fasi; poi, una volta consolidato, il ciclo fu ereditato dalle edizioni.

La miniatura che apre il Le Mans 263 (Tav. 1.1) è stata considerata come un elemento centrale per stabilire l'origine del volume stesso, e tale origine ha a sua volta dei risvolti storico-culturali importanti. Poiché l'immagine mescola elementi artistici di provenienza diversa – inglesi, come le vesti e i volti

dei personaggi, e francesi, come lo sfondo a bande colorate, le colonne con motivo a treccia e le abitazioni che coronano le due scene –, il manoscritto è apparso come il risultato di una contaminazione tra queste due culture, realizzatasi in un territorio di frontiera quale era la Normandia nel XII secolo, geograficamente francese ma controllata dalla corona inglese. D'altra parte, si è anche proposto che il Le Mans 263 abbia abitato per molti secoli un luogo iconico della Normandia come l'abbazia di Mont-Saint-Michel: ve lo avrebbe portato Roberto di Torigni, grande bibliofilo, storico e abate dello stesso Mont tra 1154 e 1186, che sarebbe stato affascinato da Plinio al punto da correggere la copia su cui aveva messo le mani (Lonati 2023).

Perché raccontare la storia del Le Mans 263? Non tanto perché si tratta di un manoscritto più importante di altri nella tradizione dell'opera pliniana, ma perché è raro poter ricostruire la vita di uno di questi testimoni medievali; per i manoscritti umanistici è più facile, poiché i copisti, i miniatori e i possessori hanno lasciato molte più tracce. Per gli esemplari prodotti tra l'VIII e il XIII secolo che siano sopravvissuti – tanti altri sono stati senza dubbio perduti –, non riusciamo invece a determinare molto più del secolo e dell'area di confezione: quasi tutti sono nord-francesi e inglesi, e alcuni di essi sono o potrebbero essere stati realizzati e conservati in biblioteche importanti – la cattedrale di York, le abbazie di Corbie, Luxeuil, Cluny, Orval e Saint-Albans, Oxford e Parigi.

La storia non ci dice chi ha scritto ciascun codice, perché e utilizzando quali modelli; chi lo ha letto e ne ha tratto citazioni da inserire nelle sue opere; chi ha lavorato sul testo per renderlo più facilmente consultabile e correggerne gli errori, affidandosi alla propria intelligenza o cercando altrove materiali di migliore qualità. A queste domande può però rispondere, almeno in parte, la filologia: studiando il testo di ciascun manoscritto e confrontandolo con quello di altri, è possibile far emergere tracce di legami tra di essi che non potremmo altrimenti immaginare, e quindi stabilire il ruolo che ogni testimone ha giocato nella trasmissione dell'opera di Plinio. È questa la base per ricostruire come la *Naturalis historia* ha circolato in Europa durante quasi mille anni, per comprendere come essa ne è stata trasformata e sotto quali forme ha esercitato un'influenza su tutte le culture fino alla nostra, contribuendo a definirne i canoni e i valori.

La vita dell'enciclopedia pliniana dall'Antichità a oggi è stata travagliata: la lunghezza e la notevole difficoltà del testo – tra l'altro ricco di termini tecnici e non latini – ne hanno reso difficile la lettura, la copia e la trasmissione, soprattutto in tempi non favorevoli alla cultura antica come i primi secoli del Medioevo. Fino all'XI secolo, solo pochi manoscritti vennero copiati, quasi tutti in un'area ristretta; nessuno di essi contiene l'opera in forma integrale, che abbiano perduto dei fogli, che certi libri mancassero già nei loro antenati o che essi siano stati concepiti dal principio come raccolte di estratti. Le alterazioni del testo originale sono molto frequenti e

i rapporti tra i testimoni sono difficili da analizzare, anche perché i copisti hanno a volte combinato più modelli nel tentativo di migliorare e completare i volumi che allestivano. A partire dall'XI secolo, però, complice un più generale risorgere dell'interesse per la cultura classica e per tematiche della *Naturalis historia* fino ad allora poco frequentate, in particolare quella zoologica, il numero dei codici pliniani aumentò in modo significativo. Si delinearono allora delle famiglie di manoscritti più ampie, con un'origine e una struttura più limpide; eppure, non sappiamo ancora esattamente attraverso quali processi storici e testuali esse siano nate, si siano diffuse e trasformate, e come ne siano discesi i numerosi manoscritti umanistici e di qui le prime edizioni.

I testimoni medievali della *Naturalis historia* ammontano a circa 300, tenendo conto anche delle copie parziali e degli adattamenti; quelli che ne trasmettono una porzione consistente sono un centinaio, ma per ricostruire il testo ne bastano molti meno, ovvero i codici che trasmettono l'intera opera (o parti di essa) nella forma più prossima a quella voluta dall'autore. Purtroppo, non vi sono manoscritti di V-VI secolo, solitamente di eccellente qualità, cui affidarsi: ne sopravvivono solo pochi e brevissimi frammenti, i più sotto forma di palinsesti, poiché su quel che restava dei codici tardoantichi sono stati riscritti all'inizio del Medioevo altri testi. La sola parziale eccezione è costituita dal *codex Moneus*, il miglior testimone ad oggi disponibile per alcune sezioni dei libri 11-15, scoperto nel 1853 nell'abbazia di Sankt Paul im Lavanttal, in Carinzia, dove ancora si trova.

Il grosso dell'opera pliniana è trasmesso da un manoscritto oggi diviso in due parti, *D* (Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. lat. 3861) + *V* (Leiden, Universiteitsbibliotheek, Voss. lat. F 61), copiato nell'abbazia francese di Corbie intorno all'800. Il codice ha un fratello, *R* (Firenze, Biblioteca Riccardiana, 488), e alcuni primi discendenti, tra cui *F* (Leiden, Universiteitsbibliotheek, Lipsius 7); tali testimoni coprono complessivamente il testo fino a *nat.* 37, 199 (*primum pondere*), mentre la *Naturalis historia* termina a *nat.* 37, 205. È da questo nucleo originario che sono stati copiati, a catena, la maggior parte dei manoscritti pliniani; ma per rimediare ai loro frequenti errori e recuperare le molte porzioni testuali che essi avevano perduto, si fece ricorso anche ad altri testimoni, di origine spesso oscura. In questo senso, giocò un ruolo importante un'altra famiglia manoscritta, il cui testimone più antico è *A* (Leiden, Universiteitsbibliotheek, Voss. lat. F 4), scritto nell'VIII secolo in Inghilterra; essa riemerse nei secoli successivi sul lago di Costanza – dove servì ad assemblare due collezioni di estratti a tema astronomico –, in Italia – il Boccaccio ne trasse alcune citazioni per il suo Zibaldone Magliabechiano (Firenze, Biblioteca Nazionale Centrale, Banco Rari 50) – e in Europa centro-orientale – se ne copiarono alcuni codici in occasione del concilio di Basilea del 1433. Sarebbe invece rimasto isolato per tutto il Medioevo il codice di IX secolo *B* (Bamberg, Staatsbibliothek,

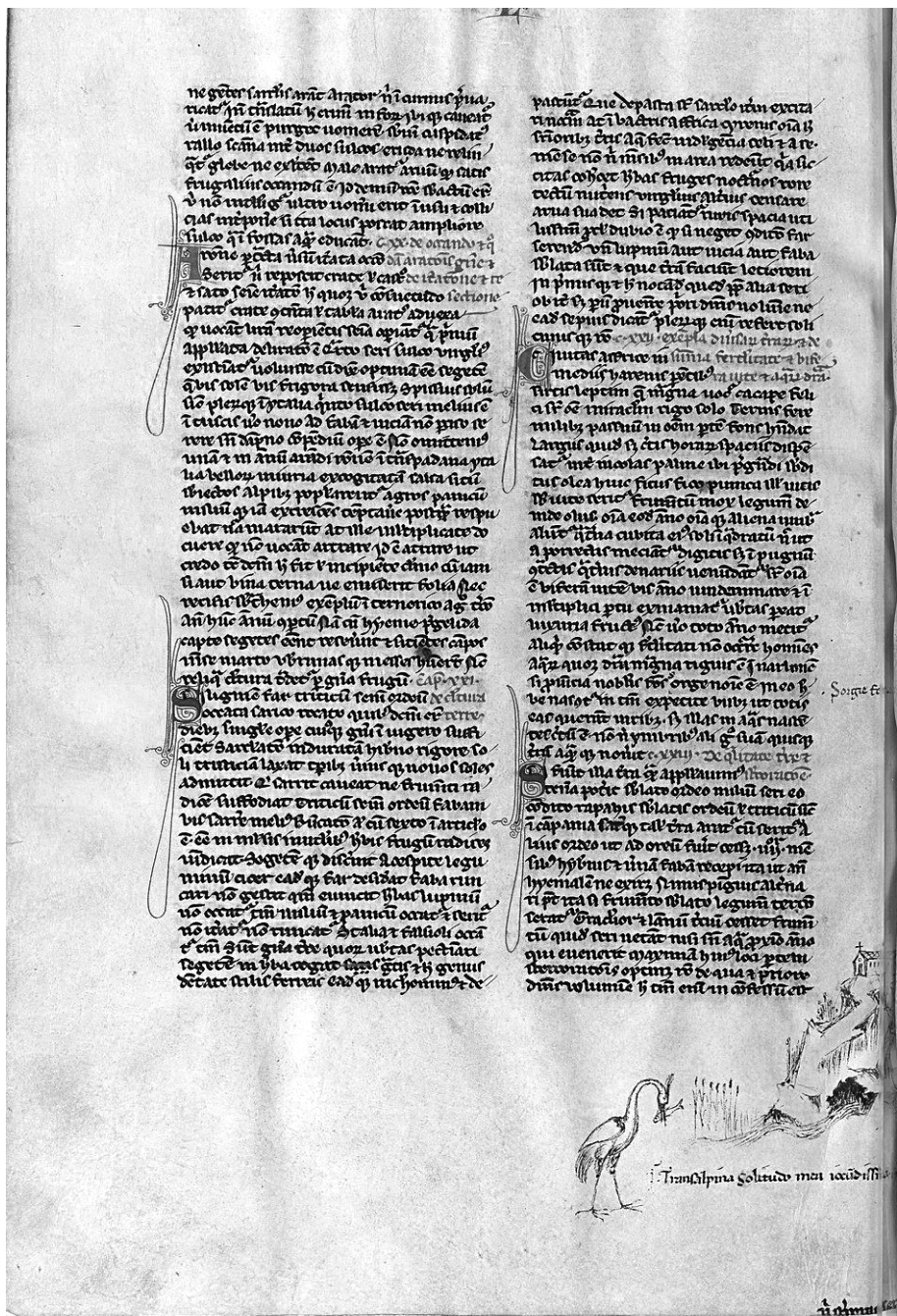


Fig. 2. Disegno di un airone nelle acque diVaucluse (Francia), probabilmente di mano del Boccaccio, sul manoscritto di Plinio acquistato da Petrarca nel 1350 e da lui fittamente annotato. Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 6802, f. 143v, XIII secolo.

Class. 42), l'unico a conservare l'opera fino alla fine (*nat.* 37, 205): non fu dunque che dopo la sua scoperta nel 1831 che un testo davvero completo poté essere stampato.

Molti dei testimoni pliniani dei secoli successivi derivano in ultima analisi dal codice francese *E* (Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 6795) attraverso un suo discendente, un manoscritto dell'XI secolo oggi a Berlino (Staatsbibliothek – Preußischer Kulturbesitz, Hamilton 517), da cui dipende un gruppo di una decina di testimoni inglesi e francesi di XII-XIII secolo che non solo migliorarono in modo sensibile il testo ereditato dagli antenati, ma garantirono anche alla *Naturalis historia* una diffusione ben più ampia che nei secoli precedenti. Appartengono a questo gruppo non solo il già citato Le Mans 263, ma anche alcuni manoscritti che sarebbero stati prodotti o conservati a Parigi e dintorni, tra cui quello che Francesco Petrarca acquistò a Mantova nel 1350 e che annotò con non meno di 6000 postille (Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 6802; Fig. 2); da membri del medesimo gruppo sono stati copiati i molti estratti pliniani di celebri compilazioni del XII-XIII secolo, come il *Polyhistor* del monaco e storico Guglielmo di Malmesbury, la *Defloratio Naturalis historie* del priore di Oxford Roberto di Criclade, le enciclopedie di Vincenzo di Beauvais e Bartolomeo Anglico (per cui si veda in questo volume E. Lonati, *Animali pliniani e dove trovarli*).

Sempre nel nord della Francia, durante il XII secolo, si diffuse però anche un'altra famiglia pliniana, in origine priva del libro 37, il cui esemplare più significativo è *d* (Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 6797). È particolarmente interessante che membri di tale gruppo siano stati utilizzati per correggere e integrare i manoscritti anglo-francesi: furono infatti fenomeni di questo tipo, complicati dall'apporto di altri filoni di tradizione, che diedero origine ai numerosissimi codici umanistici, destinati a colonizzare l'Italia e ad alimentare le numerose edizioni antiche della *Naturalis historia*, creando una *vulgata* che si diffuse progressivamente in tutta l'Europa e condizionò per lungo tempo la conoscenza e i riusi dell'opera pliniana.

Ben più che nei secoli precedenti, in epoca umanistica e rinascimentale la *Naturalis historia* divenne un best seller e una palestra perfetta per dimostrare il proprio talento nel comprendere e nel sanare i tanti passi difficili e sfigurati dal tempo. L'opera di Plinio fu così oggetto dell'interesse di molti signori e intellettuali tra i più celebri dell'epoca, e si moltiplicarono le imprese di correzione sistematica e di combinazione di diversi modelli per realizzare copie il più possibile complete e affidabili. Manoscritti pliniani furono commissionati dai signori di Ferrara e di Firenze e dai re Aragonesi di Napoli e furono a lungo conservati nelle loro prestigiose biblioteche; codici medievali furono recuperati, corretti, copiati, utilizzati e fatti circolare da umanisti quali Coluccio Salutati, Niccolò Niccoli, Guarino Guarini, Flavio Biondo e Angelo Poliziano. I margini di vari testimoni furono coperti da annotazioni originali di lettori spesso anonimi, che costituiscono tracce preziose della loro origine

e dei loro spostamenti così come della personalità di chi se ne è servito e delle vicende di cui è stato spettatore. Si moltiplicarono d'altra parte, tanto in Italia che negli altri paesi europei, non solo le abbreviazioni della *Naturalis historia*, le raccolte di estratti e le traduzioni nelle principali lingue vernacolari, ma anche i commenti sistematici, che raggiunsero dimensioni sempre più impressionanti, e i trattati di antiquaria, etnografia, zoologia, botanica, medicina e storia dell'arte che fecero dell'opera di Plinio una fonte primaria d'ispirazione e del suo autore un modello da seguire – e a volte da criticare (molti esempi in questo senso si trovano in Perifano 2011 e Maraglinò 2012).

Nell'insieme di tali lavori pliniani, furono fondamentali le riflessioni filologiche condotte a più riprese e da diversi studiosi sia in vista che come conseguenza della pubblicazione delle prime edizioni. La prima di queste, accolta con poco entusiasmo dagli esperti, fu stampata a Venezia nel 1469, e fu seguita l'anno successivo dalla cosiddetta *Romana*, curata da Giovanni Andrea Bussi; non meno di altre quattro edizioni della *Naturalis historia* furono poi pubblicate entro il 1499, spesso in polemica con il lavoro di Bussi e accompagnate da una decina di ristampe dell'una o dell'altra edizione. Un contributo notevole alle edizioni più recenti fu offerto dalla straordinaria impresa di Ermolao Barbaro che, grazie a una conoscenza del greco all'epoca non scontata, poté ristabilire la forma autentica di migliaia di passi pliniani; d'altra parte, i margini delle edizioni divennero il luogo perfetto perché gli eruditi e i nuovi editori potessero annotare le loro osservazioni, ulteriori proposte di correzione e le lezioni interessanti riscontrate in altri testimoni di diverse epoche.

Per quanto queste edizioni, così quelle dei secoli successivi, si siano basate sul confronto tra numerosi esemplari pliniani, spesso di buona o ottima qualità, i primi tentativi di ricostruzione *scientifica* della *Naturalis historia* datano al XIX secolo, quando furono pubblicate le edizioni critiche di Julius Silig, Ludwig Jan, Detlef Detlefsen e Karl Mayhoff (è di quest'ultimo una delle edizioni attualmente di riferimento, quella apparsa per la collana tedesca Teubner nel 1892-1909), senza dimenticare che a partire dal 1947 diversi studiosi hanno contribuito all'edizione pliniana della Collection des Universités de France (Budé), cui mancano ormai soltanto alcune parti dei libri 5-6 (per l'elenco delle principali edizioni della *Naturalis historia*, si veda la bibliografia in V. Naas, *Plinius Secundus : un ancien toujours actuel* ?). Ognuna di queste edizioni ha selezionato un certo numero di codici ritenuti indispensabili per ricostruire la forma originale dell'opera, e l'ha fatto a partire dagli studi dedicati fino a quel momento alla sua tradizione; quella della *Naturalis historia* è tuttavia una tradizione estremamente complessa, di cui numerosi aspetti non sono stati chiariti che di recente, grazie alle ricerche che il filologo Michael D. Reeve ha condotto per più di un decennio e che ha riunito in un libro del 2021 divenuto uno strumento imprescindibile per chiunque voglia occuparsi d'ora in avanti dell'enciclopedia pliniana (Reeve 2021).

Mai così chiaramente come dal libro di Reeve emerge che i rapporti tra i testimoni della *Naturalis historia* cambiano nel corso del testo, e bisogna dunque combinarli in modi via via diversi per risalire all'originale; d'altra parte, tutte le edizioni disponibili si rivelano almeno in parte inadeguate, poiché hanno privilegiato alcuni codici in realtà poco importanti rispetto ad altri che sarebbero stati fondamentali, e hanno usato molti esemplari in modo occasionale o senza averne una conoscenza affidabile. Bisogna poi aggiungere che le edizioni lasciano pochissimo spazio ai manoscritti più recenti, medievali e umanistici, poiché di norma sono meno essenziali per la ricostruzione del testo; tuttavia, essi conservano le molte proposte di correzione dei lettori, le note con cui hanno commentato i passi più importanti e la divisione in capitoli che hanno inventato per rendere ciascun libro più facile da citare, e testimoniano così il rinnovato vigore con cui si lavorò sulla *Naturalis historia* a partire dall'XI secolo e le modalità con cui si seppe adattare un testo vecchio di centinaia di anni ai bisogni di un'epoca nuova.

Nonostante si siano ad oggi esplorati la storia e il comportamento di decine di codici e il tipo di testo di Plinio che molti lettori di diverse epoche hanno utilizzato, tante altre questioni rimangono irrisolte, e ritornare ai manoscritti è dunque inevitabile. Lo è, da una parte, in vista della preparazione di nuove edizioni critiche, che mettano in pratica le indicazioni offerte da Reeve sull'insieme dell'enciclopedia, e magari modifichino qua e là il testo pliniano che abbiamo l'abitudine di leggere ripristinando ciò che l'autore ha davvero scritto. D'altra parte, non è senza interesse far riemergere l'intera catena di trasformazioni che la *Naturalis historia* ha conosciuto in orizzonti storici sempre nuovi: sono infatti queste molteplici forme testuali – più che l'opera nella sua forma originaria – che funsero da laboratorio per le sue più disparate reinvenzioni, in perfetta continuità, a bene vedere, con quel carattere di utilità che Plinio aveva con tanta forza stabilito a guida del proprio lavoro.

### *Approfondimenti*

- E. Lonati, « Retour sur l'identification de la *Naturalis historia* de Pline l'Ancien corrigée par Robert de Torigni », *Tabularia* (Dossier *Autour de la Bibliothèque virtuelle du Mont Saint-Michel*), 2023, 1-31, <http://journals.openedition.org/tabularia/6326>.
- V. Maraglino (cur.), *La Naturalis Historia di Plinio nella tradizione medievale e umanistica*, Bari 2012.
- A. Perifano (dir.), *Pline l'Ancien à la Renaissance*, Turnhout 2011.
- M. D. Reeve, *The Transmission of Pliny's Natural History*, Roma 2021.